

Natura et primum movens

Par Emmanuel Brochier, maître de conférences, doyen de l'IPC (Paris)

27/10/2025

Jeffrey Brower (2024), dans “Aquinas on Change Without Matter or Form— The Problem of Local Motion¹”, en est venu à la conclusion qu’il ne faut rechercher aucune similitude entre l’agent et son effet dans le cas du mouvement local². À supposer que cette interprétation – appuyée en partie sur le commentaire thomasien des *Physiques* d’Aristote³ – soit exacte, elle impliquerait l’inutilité d’un premier moteur immobile dans les recherches sur la nature. Il conviendrait plutôt d’interroger l’altération ou le mouvement quantitatif, dont les termes sont intrinsèques au mobile, parce que ces mouvements présentent une similitude avec le moteur, comme dans le cas d’un réchauffement au contact d’un corps chaud, par exemple le feu. Et, pour envisager la nature – qui en premier lieu est une forme, et en second lieu, une matière – comme la raison d’un certain art, à savoir divin, inscrite dans les choses, par laquelle les choses sont mues vers une fin déterminée⁴, il faudrait dès lors se focaliser sur le devenir absolu, à savoir la génération et la corruption. Or ce n’est pas le cas dans les *Physiques* d’Aristote, bien au contraire. C’est uniquement en référence à ce qui est mû selon le mouvement local qu’est déterminée l’existence d’un premier moteur immobile au Livre VIII, mais aussi au Livre VII. Il s’agit alors d’apporter une connaissance du mouvement en vue de connaître la nature : « *ignarato motu, ignoratur natura*⁵ ». Au terme du commentaire, l’objectif semble avoir été atteint puisque Thomas conclut : « *Et sic terminat Philosophus considerationem communem de rebus naturalibus, in primo principio totus naturae, qui super omnia Deus*⁶ ».

Mais les difficultés sont nombreuses : en quoi avons-nous une meilleure connaissance de la nature grâce au premier moteur immobile ? Le commentaire thomasien ne semble pas être plus explicite sur ce point que le texte d’Aristote. Appartient-il à la philosophie de la nature d’identifier le premier moteur de la *Physique* à Dieu, ou ce jugement n’est-il possible qu’en référence à Romains 1, 25, texte qui apparaît au terme du commentaire thomasien comme une citation muette⁷ ? Par ailleurs, ce « premier principe de toute la nature » a-t-il, dans ce contexte, le statut de cause finale ou de cause efficiente ? Dans le cas où il aurait le statut de cause efficiente, la thèse de Jeffrey Brower serait-elle confirmée ou infirmée ? Le mouvement local déroge-t-il au principe thomasien de ressemblance régissant la causalité efficiente ? Si oui, en quel sens la nature serait-elle encore la raison d’un art divin ?

Dans l’espoir de pouvoir apporter quelques éléments de réponse à ces questions, nous allons dans un premier temps regarder ce qui conduit au sein du commentaire thomasien des *Physiques* au premier moteur immobile, et ce avant le livre VII. Nous regarderons ensuite le livre VII où une démonstration

¹ Brower, J. (2024) “Aquinas on Change Without Matter or Form— The Problem of Local Motion”, *Philosophers' Imprint*. 24(0). doi: <https://doi.org/10.3998/phimp.3550>

² “This last point is important because it helps us to appreciate an important restriction on the likeness principle governing efficient causation. Aquinas often speaks as if this were a perfectly general principle. But in fact it seems to apply only to efficient causation of intrinsic changes. For presumably it is only when agents produce new entities that they must be like the entities they produce. By contrast, in the case of productions involving the mere rearrangement of pre-existing entities—as, for example, when an angel causes some iron to be closer to a fire—there is no reason to expect a likeness. Indeed, in such cases there appears to be nothing for the agent to bear a likeness to!”

³ THOMAE AQUINATIS, *Commentaria in octo libros Physicorum Aristotelis (Opera omnia, t. 2)*, Romae, 1884. Désormais cité *In Phys.*

⁴ *In II Phys.*, 14, 8.

⁵ *In III Phys.*, 1, 2.

⁶ *In VIII Phys.*, 23, 9.

⁷ Thomas ajoute en effet après *qui est super omnia Deus* : “*qui est benedictus in secula. Amen*”.

de son existence est proposée (*an est*), puis le livre VIII où il s'agit de déterminer quel est ce premier moteur (*qualis sit*).

1. La nature et le premier moteur avant le livre VII.

Thomas d'Aquin commence par expliquer, au début de son commentaire, que le livre des *Physiques* est également appelé le [Traité] de la nature ou la Leçon orale sur la nature (*de Physico vel Naturali Audit*), en raison du fait qu'il a été transmis sous la forme d'enseignement (*per modum doctrinae*) à des auditeurs. Cela implique qu'aucun livre ne peut être abordé sans une parfaite connaissance du précédent, et, pour ce qui est du premier livre, dans une connaissance de l'intégralité de l'*Organon*, en particulier du traité des *Seconds Analytiques*, qui indique les règles communes d'une science. La philosophie première n'est pas présentée comme un présupposé, mais, au contraire, comme une discipline qui vient après. Cela est explicite dès le Livre I, lorsqu'il est question d'expliquer pourquoi la physique ne cherche pas à résoudre les doutes au sujet de la forme⁸. Regardons comment la thématique du premier moteur apparaît dans les trois premiers Livres : les Livres IV, V, VI, pour indispensables qu'ils soient à la démonstration du Livre VII, ne traitent que du mouvement et de ses mesures – le lieu et le temps (Livre IV) – ou du mouvement de ses parties : les espèces du mouvement (Livre V) et les parties quantitatives d'un mouvement local (Livre VI).

1.1. Livre I

Thomas commente la thèse aristotélicienne selon laquelle « dans la science de la nature, il faut commencer par définir ce qui concerne les principes⁹ », en identifiant le terme *principes* aux causes motrices et agentes, du fait qu'il s'agit de la sorte de cause dans laquelle on retrouve le plus (*maxime*) l'ordre d'un certain processus, élément essentiel à la signification du mot *principe*¹⁰. Le principe peut ne pas être une cause, comme le point de départ d'un segment, ou le point de départ d'un mouvement (qui est une privation), mais il est toujours l'origine d'un processus qui en détermine l'ordre. Dans le même passage, Thomas explique que l'agent est à l'origine de la forme, laquelle est en vue d'une fin, sauf lorsqu'elle est elle-même la fin, et que la matière, par ailleurs, est en vue de la forme, ce qui fait de cette dernière le moment d'un processus, comme c'est le cas pour les dents qui confèrent une certaine forme à la scie, lesquelles sont en vue de couper, et qui présupposent un certain matériau – par exemple le fer – qui dispose de l'aptitude à couper. L'agent, ici, est donc ce qui est à l'origine de cette forme dentelée qui est au principe de l'action du couper ; on parle en revanche de *moteur* pour ce qui est à l'origine de la formation des dents.

Si donc l'ensemble de l'ouvrage reste dans cette perspective, le premier moteur immobile et le premier principe de toute la nature ne relèvent pas de la causalité finale, ni de la causalité formelle ou matérielle. Il reste à dire si l'on peut parler de cause efficiente, ou s'il faut distinguer celle-ci des causes agentes et motrices. Le problème est aussi de comprendre pourquoi l'ensemble du Livre I, qui cherche les principes du devenir, écarte les causes agentes et motrices pour ne parler que des causes formelle et matérielle. Or, affirmer comme Jeffrey Brower qu'il pourrait y avoir un changement sans matière et forme – à savoir le changement de lieu –, c'est se mettre en contradiction avec les résultats du Livre I¹¹. Une autre difficulté est de comprendre en quel sens un principe ou un moteur est *premier*. Est-ce parce qu'il est, parmi les causes, celle que l'on connaît en premier, Thomas précisant dès la première leçon

⁸ Voir *In I Phys.*, 15, 12.

⁹ *Phys.*, I, 1, 184a14-16. Trad. H. Carteron.

¹⁰ Voir *In I Phys.*, 1, 5.

¹¹ Voir *In I Phys.*, 12-13.

du Livre I que l'ultime dans la connaissance est la matière ? Le problème est que, dans ce cas, il ne serait pas premier en tant que principe ou moteur, mais seulement par rapport à nous. Cette indétermination dans laquelle nous sommes n'est pas définitive, dans la mesure où les éléments de cette première leçon ne forment rien d'autre qu'un bref aperçu des résultats du Livre II.

1.2. Livre II

Selon l'Aquinate, l'objectif du deuxième Livre est de déterminer les principes de la science de la nature. Si, par *science* il faut entendre un *habitus* des conclusions¹² – c'est-à-dire une proposition constituée d'un sujet et d'un prédicat, ou pour parler dans les termes du *Peri hermenias*, d'un nom et d'un verbe –, alors est présupposée au départ du processus qui conduit aux conclusions la connaissance de l'existence du sujet, et donc, aussi, la signification du nom qui sert à le désigner¹³. C'est exactement l'objet de la recherche jusqu'à la leçon 4. Mais la conclusion de science se caractérise aussi par sa nécessité, laquelle se prend à partir des différentes relations de causalité¹⁴. Et c'est pourquoi, de la leçon 5 à la leçon 15, il est question de la causalité et des différentes formes de nécessités. Avec ce Livre, nous espérons pouvoir clarifier davantage les notions de principe, de moteur et de primauté. Il est bien connu que, pour Aristote, la nature est un principe ; mais Thomas invite son lecteur à se moquer de ceux qui comprennent ce principe comme une « *vis insita rebus* ou quelque chose de ce genre¹⁵ ». La nature n'est pas un principe comme *quelque chose d'absolu*, c'est-à-dire comme une cause agente ou motrice. En effet, le mot *nature* indique seulement un rapport à un principe envisagé comme quelque chose d'absolu¹⁶. Par les exemples fournis, on comprend que *ce quelque chose* qualifié d'*absolu* est un individu du genre de la plante ou de l'animal. La nature n'est pas ce qui existe (c'est-à-dire un *ens*) comme une plante ou un animal, c'est ce qui est en rapport à l'individu qui engendre. Le sens du mot *principe* a donc été étendu pour désigner non plus le *generans*, mais ce qui vient de lui et qui est également une cause, puisque la nature se dit d'abord de la forme, et ensuite de la matière – sans qu'il s'agisse pour autant de quelque chose d'absolu, c'est-à-dire d'un individu¹⁷. Dans ce cas, on ne peut connaître la nature sans connaître ce qui engendre ou, si l'on généralise, sans connaître le moteur à l'origine d'un certain processus. Dès lors, on peut se demander si *la nature* au singulier peut se comprendre autrement que par le fait qu'il y aurait, pour tous les individus naturels, une même origine. On peut même se demander si la structure des *Physiques* n'est pas comparable au raisonnement en biologie évolutive : de même qu'on admet en biologie l'existence d'un ancêtre commun à partir du moment où il est établi qu'il existe des similitudes anatomiques entre des individus d'espèces différentes, de même les similitudes mises en évidence à partir du mouvement, à savoir la similitude de structure des vivants et des non vivants quant à leur mobilité (*ens mobile*), conduit à se demander s'il n'y a pas une origine commune. Relativement à ce même principe pour toute la nature, on serait fondé de parler de *la nature* au singulier pour désigner non pas la totalité de l'univers matériel, mais ce qui, au plus intime de chaque individu, vient d'un même principe.

¹² « Praeterea, scientia est habitus conclusionis, intellectus vero habitus principiorum, ut patet per Philosophum in VI Ethic » (*De veritate*, q. 2 a. 1 arg. 4). Voir aussi THOMAE AQUINATIS, *Expositio libri Posteriorum* (Opera omnia, t. 1*/2), Commissio Leonina-J. Vrin, Roma-Paris, 1989), I, 40, 6. Cité *In Post.*

¹³ *In I Post.*, 2, 3-5.

¹⁴ Voir *In I Post.*, 10.

¹⁵ *In II Phys.*, 1, 5

¹⁶ « natura importat habitudinem principii » (*ibid.*)

¹⁷ « Cum nihil agat nisi secundum quod est in actu » (*In II Phys.*, 1, 3), « forma non agit, sed compositum » (*In II Phys.*, 1, 4).

A partir de la leçon 5, nous gagnons en précision au sujet de la notion de moteur. Il est défini comme étant « ce à partir de quoi il y a le principe du mouvement ou du repos¹⁸ ». Le moteur n'est donc pas la cause du mouvement, si ce dernier peut être conçu sans la forme et la matière (à la manière d'un Galilée), mais il est ce qui est à l'origine du principe du mouvement ou du repos, c'est-à-dire, après l'*exposition* des leçons précédentes, ce qui est à l'origine de la matière et de la forme en tant qu'elles sont dites l'une et l'autre *nature*. Les distinctions qui suivent confirment cette interprétation, puisqu'on distingue d'abord la cause *perficiens* de la cause *disponens* ou *preparans* : la première apporte (*dat*) le complément au mouvement ou au changement – comme celle qui introduit la forme substantielle dans la génération –, tandis que la seconde a pour fonction de rendre la matière ou le sujet (du devenir) apte à recevoir l'ultime complément, c'est-à-dire la forme. Le problème est que l'on voit difficilement quelle sorte de cause motrice est le premier moteur. La nature est-elle en rapport avec lui en tant qu'elle est matière, en tant qu'elle est forme, ou en tant qu'elle est l'une et l'autre ? Est-il cause *perficiens*, *disponens*, les deux à la fois, ou aucune des deux ? Que dit Thomas dans son commentaire sur les *Physiques* ? Pour sûr, il donne comme équivalant la cause motrice et la cause efficiente en parlant d'une quadruple cause efficiente : *perficiens, praeparens, adiuvans et consilians*¹⁹.

Mais il se pourrait que la leçon la plus intéressante pour éclaircir l'objet de notre recherche soit la leçon 11, qui statue sur les causes par lesquelles le philosophe peut démontrer. Il indique que tout moteur peut être pris en compte pour démontrer quelque chose en science de la nature si, seulement si, il est lui-même mû. En ce sens, Dieu n'est pas une hypothèse : il doit y avoir une homogénéité entre l'*explicans* et l'*explicandum*, pour parler à la manière de Popper²⁰. Un moteur non mû sort du champ de considération de la philosophie de la nature²¹. Et Thomas d'insister sans craindre le paradoxe :

[Le philosophe de la nature ne doit pas considérer] n'importe quels moteurs. En effet, il existe deux sortes de principes moteurs (*principia moventia*), mus et non mus (celui qui n'est pas mû n'est pas naturel, parce qu'il n'a pas en lui de principe de mouvement. Et tel est le principe moteur qui est totalement immobile et premier de tous, comme on le montrera au Livre VIII²²).

Le paradoxe est que Thomas rejette hors de la philosophie de la nature le principe moteur qui est étudié dans les Livres VII et VIII des *Physiques*. Le paradoxe semble disparaître si l'on considère qu'il ne s'agit pas de démontrer quelque chose à partir du Premier moteur immobile, mais seulement à partir des moteurs mus. Toutefois, dans ce cas, en quoi le Premier moteur immobile est-il digne d'intérêt en philosophie de la nature, car l'Aquinat insiste pour dire que l'on doit s'arrêter au premier moteur entendu au sens du plus immédiat eu égard à l'effet considéré²³ ?

En effet, celui qui considère les causes de la génération doit d'abord définir quel est le terme de cette génération, c'est-à-dire la forme par laquelle l'engendré est ce qu'il est ; ensuite il doit définir le premier facteur (*qui est quod primum fecit*), c'est-à-dire – précise Thomas – ce qui meut en premier vers la génération (*quod primum movit ad generationem*), et c'est le moteur. Par là, on comprend que le premier moteur n'est pas nécessairement un moteur immobile. Est-il premier chronologiquement ? Ce n'est pas en ce sens que les choses sont entendues dans la leçon 6, où il a été question d'envisager les différentes modalités des causes, la cause antérieure ayant alors été identifiée à la cause universelle.

¹⁸ « *a quo est principium motus vel quietis* » (*In II Phys.*, 5, 5)

¹⁹ *Ibid.* On retrouve la même équivalence *In IV Phys.*, 2, 5 : « *causa efficiens vel motiva* ». Il existe deux autres occurrences de la cause efficiente utilisée dans le même sens dans le commentaire thomasiens (*In II Phys.* 5, 7).

²⁰ Voir K. POPPER, *La connaissance objective. Une approche évolutionniste*, trad. J.-J. Rosat, Paris, Flammarion, 2000, chap. 5., p. 297-315.

²¹ Voir *In II Phys.*, 11, 3.

²² *In II Phys.*, 11, 5.

²³ Voir notamment *In V Phys.*, 1, 3.

Ainsi, la primauté peut s'entendre en deux sens : l'un gnoséologique, l'autre ontologique. Dans un sens ontologique, une cause est dite universelle lorsqu'elle est celle dont dépendent des effets spécifiquement différents. Ainsi, dans l'ordre de la cause efficiente, le médecin est une cause propre et seconde, mais l'intellect humain est une cause universelle et première²⁴. La cause universelle, dans le sens ontologique, s'étend aux choses qui ont objectivement en commun une même *raison* (*communicant in una ratione obiecti*), par exemple, pour l'intelligence humaine, un certain ordre, une intelligibilité, une quiddité, ce que l'on retrouve en particulier dans toute espèce d'artefacts ayant son origine dans l'intellect humain.

Dans le cas présent, la raison commune à toutes les choses naturelles est la raison du mouvement, ce que nous en montre sa définition et qu'il nous faut connaître avant de rechercher quel est le moteur à l'origine de cette raison commune, lequel est premier en tant qu'il est la cause la plus universelle eu égard à *toute la nature*.

1.3. Livre III

Le troisième Livre des *Physiques*, dans son commentaire thomasien va nous permettre d'identifier d'une part le genre auquel appartient tout moteur au sens de cause efficiente, et d'autre part de nous rappeler qu'il existe une grande tradition de physiciens présocratiques qui a identifié le premier principe à Dieu.

Après avoir été défini comme *actus existentis in potentia huiusmodi*²⁵, puis comme *actus mobilis inquantum huiusmodi*²⁶, le mouvement est défini comme *actus potentiae activi et passivi*²⁷. La première définition et la dernière sont très universelles, dans la mesure où elles conviennent à toutes les espèces de mouvement – étant entendu qu'en un sens large, il y a, pour Thomas (et sur ce point il a une position très originale), autant d'espèces de mouvement que de genres de l'être²⁸. La deuxième, en revanche, ne définit que le mouvement au sens étroit du terme, lequel ne comprend ni la génération ni la corruption, mais tout devenir dont le sujet est un mobile présent quelque part, c'est-à-dire *sicut hoc aliquid, sicut aliquod individuum demonstratum*²⁹.

La puissance active est quelque chose dans le moteur ou l'agent, tandis que la puissance passive est dans le mû, ou caractérise la matière première, le premier sujet du devenir absolu (génération ou corruption). Il est dit clairement que cette puissance à agir ou à mouvoir arrive à un individu à la manière d'une relation (*ad aliquid*³⁰). Il s'agit d'une relation (*relatio*) fondée sur l'action et la passion : par exemple, ce qui chauffe (*calefaciens*) est dit tel par rapport à ce qui est rendu chaud (*ad calefactum*). Il ne s'agit pas d'une relation de raison³¹, mais d'une relation réelle, dans la mesure où la raison de moteur arrive à un sujet du fait de quelque chose qui lui est extrinsèque³², à savoir un certain mobile.

²⁴ Voir *In VI Phys.*, 2.

²⁵ *In III Phys.*, 2, 3.

²⁶ *In III Phys.*, 4, 1.

²⁷ *In III Phys.*, 5, 18.

²⁸ « *Unde manifestum est quod quot modis dividitur ens, tot modis dividitur motus. Differunt enim species motus secundum diversa genera entium ; ut augmentum, quod est motus in quantitate, a generatione, quae est motus in substantia* » (Voir *In III Phys* 1, 8)

²⁹ *In I Phys.* 8, 9.

³⁰ Voir *In III Phys.*, 1, 6.

³¹ Voir *In V Phys.*, 3, 8.

³² Voir *In III Phys.*, 5, 15.

Ainsi donc, parler d'un premier moteur immobile, ce n'est rien dire de plus qu'une relation présente dans quelque chose qui existe, et qui se trouve à l'origine d'un acte – à savoir le mouvement – présent dans autre chose qui lui est extérieur, à savoir un mû, le sujet du mouvement. *Moteur* ne dit pas l'être en tant qu'être ; il ne dit pas la substance. Cela dit une relation, le plus faible des étants³³, dont le fondement est le mouvement présent dans quelque chose d'extérieur au moteur.

Il faut bien comprendre que tout moteur, en tant que tel, est immobile. C'est le résultat précis de la leçon 4. En effet, le moteur est une relation présente dans un sujet existant en acte. Or le mobile, en tant que tel, est en puissance à recevoir pleinement ce qu'il possède déjà partiellement, comme dans le cas de ce qui se réchauffe et qui, aussi longtemps qu'il se réchauffe, reste en puissance à être encore plus chaud. Tout moteur physique est donc mû, non en tant qu'il est moteur, mais en tant qu'il est, par ailleurs, mobile en raison de la matière qui le constitue³⁴.

Comment sait-on qu'aucun moteur n'est mû en tant qu'il est moteur ? On le sait à partir du mouvement, qui est un certain acte – plus précisément un commencement de perfection³⁵ –, et parce qu'il est entendu que le moteur est ce d'où vient cet acte. Le moteur ne donne donc que ce qu'il possède ; plus précisément, il communique une similitude de ce qu'il possède :

C'est toujours par une certaine forme [que le moteur] semble être en train de mouvement (*movens*) ; comme par la forme qui est dans le genre de la substance, pour la transformation qui relève de la substance, et par la forme qui dans le genre de la qualité, pour l'altération, et par la forme qui est dans le genre de la quantité pour la croissance et la décroissance. [...] Les formes de ce genre sont causes et principes de mouvement, puisque tout agent meut selon une forme³⁶.

Ici, Thomas ne donne pas le mouvement local en exemple, mais il généralise néanmoins ce qu'il a vérifié dans le cas de la génération, de l'altération et de la croissance. Pour chaque agent, la forme est le principe par lequel il meut, et cette forme est du même genre que le terme du mouvement – ce en quoi il y a similitude.

Dans le mouvement local, le terme du mouvement est, par exemple, le fait d'être en haut ou en bas ; et, de manière générale, c'est le fait pour un mobile d'être quelque part (*ubi*). Quand le moteur naturel pousse ou tire, il est également quelque part, et cet acte *d'être ici* est le principe de son action. Il y a donc une similitude entre son acte propre (*être ici*) et le terme du mouvement dont il est cause (*être là*)³⁷.

En revanche, on comprend plus difficilement comment un moteur immobile, et donc immatériel, pourrait mouvoir quelque chose selon le lieu. C'est une question à laquelle il nous faudra néanmoins répondre, car, lorsqu'on parle d'un premier moteur immobile, on veut parler d'un moteur qui n'est mobile ni par soi ni pas accident, et donc qui n'est ni matériel, ni naturel.

La question d'un moteur non physique doit-elle être repoussée au-delà de la physique ? Il le faudrait, bien sûr, si la tradition des physiciens ne l'avait pas abordée. Nous connaissons les admirables fragments du *Traité sur la nature* de Xénophane de Colophon : « Un seul dieu suprême parmi dieux et hommes, nullement semblable aux mortels ni par la forme ni même par l'esprit³⁸ » ; « Mais sans effort,

³³ « *relatio habet debilissimum esse, quia consistit tantum in hoc quod est ad aliquid se habere, oportet quod super aliquod aliud accidens fondetur ; quia perfectiora accidentia sunt propinquiora substantiae, et eis mediantibus alia accidentia substantiae insunt.* » (In III Phys., 1, 6)

³⁴ « *moveri accidat moventi, et non per se ei competit* » (In III Phys., 4, 6).

³⁵ In III Phys. 5, 17.

³⁶ Voir In III Phys., 4, 6.

³⁷ Le problème du contact entre le moteur et le mû, posé par le cas du projectile, n'a ici aucune incidence.

³⁸ Clem. Al. Strom. 5, 109 (2, 399, 16 St.), éd., trad. et commenté par L. Reibaud, dans XENOPHANE DE COLOPHON, *Œuvre poétique*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, frag. 23, p. 40.

par une impulsion de pensée, il ébranle toute chose³⁹ » ; « Toujours il demeure à la même place sans bouger aucunement et il ne lui convient pas de se mouvoir tantôt ici, tantôt là⁴⁰ ». Xénonphane n'est pas cité par Thomas. Néanmoins, l'Aquinate insiste, lorsqu'il traite de l'infini au Livre III, sur le fait que l'ensemble des Anciens étaient d'accord pour dire que l'infini est un principe, qu'il est inengendré et incorruptible, qu'il contient et gouverne toute chose, et qu'il est quelque chose de divin (*quoddam divinum*)⁴¹.

Ainsi donc la grande tradition des physiciens, à laquelle appartient Xénonphane de Colophon, est d'avis qu'il existe un premier moteur immobile, lequel est identifié à l'infini, c'est-à-dire au parfait en lui-même – ce qu'Aristote appellerait un acte pur, défini comme ce en dehors de quoi il n'y a rien (*extra quod nihil est*)⁴². Dans son traité, le Philosophe s'emploie à réfuter cette position : il ne refuse pas l'existence d'un premier moteur immobile, mais il refuse que l'infini soit ce premier moteur immobile. L'Aquinate souligne que ce rejet n'est pas définitif, qu'il s'inscrit dans le cadre d'une discussion, et non dans celui d'une détermination de la vérité⁴³. Le Livre III se borne à la détermination de ce qu'est un infini potentiel, laissant aux Livres VII et VIII la question d'un infini actuel.

2. *Natura et primum movens* d'après les Livres VII et VIII.

Entrer dans les Livres VII et VIII sans disposer des Livres IV, V et VI, c'est comme entrer dans les *Eléments* d'Euclide sans connaître les définitions préalablement posées. Telle est la conviction de l'Aquinate⁴⁴ ! Pour lui, le premier moteur ne s'interprète pas à partir de la science divine (à laquelle il donne le nom dans ce commentaire de Métaphysique), mais à partir de ce qu'est le continu, ce qui suppose de déterminer non seulement l'infini, mais aussi le lieu (*locus*) et le temps (*tempus*), les mesures respectivement du mobile et du mouvement.

Nous allons voir que la démonstration du premier moteur est d'abord la négation d'un univers matériel infini, que cela implique au moins un moteur non mû, mais qu'un seul est nécessaire, pourvu qu'il soit doté d'une puissance infinie. Reste à savoir en quoi ces résultats pourraient nous sortir de notre ignorance au sujet de la nature – ce qui était l'objectif explicitement recherché –, et comment quelque chose d'immobile, qui n'a à proprement parler aucun lieu, pourrait néanmoins communiquer un mouvement local.

2.1. Le retour de l'infini actuel.

Il n'est pas question ici de rendre dans toute leur complexité les argumentations en faveur d'un premier moteur immobile ; il s'agit de comprendre cette sorte de relation que représente le premier moteur non physique et de chercher en quoi, selon les Livres VII et VIII, la nature tout entière pourrait entretenir un rapport avec lui.

L'argumentation va se construire à partir de la possibilité ou non d'un mouvement infini. Il ne s'agit pas d'une possibilité logique - laquelle résulterait d'une incompatibilité avec les opinions admises par tous

³⁹ *Ibid.*, frag. 25 (Simp. *In Ph.*, 23, 19 [A 31, 9]), p. 46.

⁴⁰ *Ibid.*, frag. 2- (Simp. *In Ph.*, 23, 10 [A 31, 7]), p. 48.

⁴¹ *In III Phys.*, 6, 10.

⁴² *In III Phys.*, 11, 2.

⁴³ « *Postquam Philosophus disputative processit de infinito, hic incipit determinare veritatem* » (*In III Phys.*, 10, 1).

⁴⁴ « *Praemittit autem haec, quia horum definitionibus utitur in demonstrationibus consequentibus per totum librum ; sicut et in principio Euclidis ponuntur definitiones, quae sunt sequentium demonstrationum principia.* » (*In V Phys.* 5, 1)

ou par les experts –, ni d'une possibilité métaphysique résultant d'une non contraction pure et simple, étant supposé que Dieu dispose du pouvoir de faire tout ce qui n'est pas contradictoire ; mais il est question d'une possibilité physique, procédant d'une non incompatibilité avec les éléments d'une définition donnée avec *matière sensible*⁴⁵, ou avec son premier élément (que la logique aristotélicienne désigne comme un *genre*), et ce sans que l'on ait à tenir compte de la différence spécifique qu'il a la puissance de contenir. En ce sens, il est vrai de dire qu'il est possible que tous les animaux aient des ailes, puisque c'est le cas pour au moins l'un d'entre eux, même si, lorsqu'on envisage l'homme, cela s'avère impossible en raison de sa différence spécifique, dès lors que la possession d'ailes est incompatible avec sa nature d'être doué de raison⁴⁶.

À partir de là, devient-il vrai de dire qu'il est possible qu'il y ait un mouvement infini ? Quel serait son sujet ? La totalité de l'univers physique, car on l'envisage, dans les *Physiques*, en faisant abstraction de toutes différences spécifiques, lesquelles distinguent l'homme d'une plante, du cheval⁴⁷ ou de n'importe quel élément. L'ensemble des composantes de l'univers pourrait alors former un tout continu :

Posons [...] qu'une seule et même chose, à savoir l'univers entier lui-même, soit formée (*efficiatur*) à partir de l'ensemble des mobiles et des moteurs, selon une certaine continuité⁴⁸.

Quelle serait la nature du mouvement d'un tel mobile ? Le mouvement le plus fondamental, présupposé par tout autre mouvement, et possible pour n'importe quel mobile, dans la mesure où tout mobile est quelque part, est le mouvement local. S'il s'agit d'un mouvement unique, dont on cherche à savoir s'il peut être infini, il est également nécessaire de poser qu'il peut avoir lieu dans un temps dépourvu de toute solution de continuité⁴⁹, et que chacun des mobiles constituant l'univers soit mê dans le même temps, comme les parties d'une sphère qui tournerait sur elle-même.

Pour cela, il suffit de prendre n'importe quel mobile mê selon le lieu dans un temps déterminé, dont le mouvement sera appelé M, étant entendu par ailleurs que tout mê est mê par autre chose, en raison de ce que tout mê est divisible à l'infini⁵⁰. Dès lors, c'est bien la totalité de l'univers qu'il faudra prendre en compte pour expliquer ce mouvement M, car son moteur immédiat, étant naturel, est lui aussi mê au moment même où il agit. Il est possible en effet qu'un moteur meuve du fait qu'il est en mouvement, comme c'est le cas pour n'importe quel instrument – par exemple le marteau.

Donc, si chaque moteur meut en tant qu'il est mê, il est possible que la totalité de l'univers soit impliquée. La question est de savoir si l'on pourrait également admettre que l'univers est infini. Autrement dit, est-il actuellement constitué d'un nombre infini de parties ? À supposer que cela soit impossible, comme cela a été indiqué au Livre III (sans avoir pour autant été démontré), il faudrait qu'il y ait au moins un moteur non mê.

Or cela est impossible, car admettre un mouvement infini, en raison des parties de l'univers en nombre infini, impliquerait qu'il y a un mouvement infini dans un temps fini – ce qui est impossible⁵¹. Certes,

⁴⁵ Voir *In II Phys.*, 3, 5.

⁴⁶ *In VII Phys.*, 2, 6.

⁴⁷ Il évoque l'hypothèse d'un chien engendré à partir du cheval (voir *In I Phys.*, 14, 6).

⁴⁸ *In VII Phys.*, 2, 5.

⁴⁹ Voir *In V Phys.*, 7, 1-4.

⁵⁰ Voir *In VII Phys.*, 1, 6.

⁵¹ *In VI Phys.*, 9, 5.

l'argument roule sur du possible, mais il parvient à du nécessaire, puisque du possible on ne peut jamais rien tirer d'impossible⁵².

Il faut alors se demander quelle est la responsabilité d'un tel moteur ? Sans lui, le mouvement selon le lieu de l'ensemble des parties de l'univers serait impossible. Le premier moteur en est la condition nécessaire, quoique non suffisante. Il l'est au titre d'une causalité universelle, car les parties ont chacune leur lieu propre, et sont donc mues selon des mouvements spécifiquement différents. Mais surtout, il l'est au titre de la causalité efficiente, au sens que nous avons déjà déterminé.

Poussé par le texte d'Aristote, Thomas insiste :

Quelque chose est dit *mouvoir* de deux manières : soit comme la fin meut l'agent (et un tel moteur est parfois éloigné de l'agent qu'il meut), soit comme meut ce qui est principe de mouvement, et c'est ce qu'il faut entendre ici par moteur⁵³.

Pour l'Aquinat, il ne fait aucun doute que l'argument en faveur du premier moteur – entendu non comme ce qui est responsable de l'action de l'agent, ce qui lui conférerait le statut de cause finale, mais comme ce qui est à l'origine du mouvement d'un mobile –, a la valeur d'une démonstration⁵⁴. Puisque le Livre VII n'en est pas le brouillon, il convient alors de préciser l'apport du Livre VIII, avant de chercher à déterminer le rapport entre ce moteur et la nature.

2.2. La différence entre les Livres VII et VIII.

La différence entre les deux Livres est d'abord une différence d'objectifs. Il ne s'agit plus de montrer qu'il est nécessaire de poser un premier mobile, un premier mouvement et un premier moteur, mais de chercher quel est (*qualis sit*) le premier moteur, le premier mouvement et le premier mobile. L'objectif est donc une recherche : « *in hoc libro intendit inquirere*⁵⁵ ». Dans ses usages précédents, ce terme *inquirere* indiquait un type d'argumentation commandé par les *Topiques* et prolongé par une *determinatio veritatis*⁵⁶.

Et surtout, dans les Livres précédents, une fois établie l'existence de l'infini (potentiel), du lieu et du temps, il s'agissait de dire *ce qu'est* (*quid est*) chacun de ces *communia*. Ici, il n'en est rien. On veut montrer que le premier moteur est comme un point indivisible, sans grandeur, existant en dehors du genre de la grandeur⁵⁷, contrairement à n'importe quel mobile⁵⁸. Mais il n'est pas un point, car ce dernier appartient à la ligne ; il ne lui est pas extérieur.

Il faut seulement comprendre qu'il est impossible que le premier moteur immobile ait une grandeur, ou qu'il soit un corps, ou que sa puissance (*virtus*) soit dans un corps. Il est donc au sens strict nulle part, et en dehors du temps. Il est également in-engendré et incorruptible. Du point de vue de la tradition des physiciens, il peut être identifié comme quelque chose de divin.

L'argument principal pour arriver à la conclusion qu'il est absolument dépourvu de toute grandeur réside dans le fait qu'il a une puissance infinie (*potentiam infinitam*). Dans cette occurrence, l'infini ne peut être un infini potentiel, car cela supposerait une succession dans le premier moteur immobile, et donc qu'il ne soit plus comme un point indivisible. Il s'agit d'un infini que l'on peut définir comme « ce en dehors de quoi il n'y a rien », c'est-à-dire comme une perfection, un principe parfait d'action. Tout

⁵² *In VII Phys.*, 2, 5.

⁵³ *In VII Phys.*, 3, 1.

⁵⁴ Voir *ibid.*

⁵⁵ *In VIII Phys.*, 1, 1.

⁵⁶ Voir *In I Phys.*, 10, 1 ; 11, 1 ; 12, 1 ; *In III Phys.* 7, 1 ; 10, 1 ; *In IV Phys.*, 3, 1 ; 4, 1 ; 16, 1 ; 17, 1.

⁵⁷ *In VIII Phys.*, 23, 9.

⁵⁸ *In VI Phys.*, 5, 10.

est posé pour le désigner comme un Acte pur. Mais rien n'est fait, car ce serait l'envisager autrement qu'à partir du mouvement.

Ici, le premier moteur est mis en évidence à partir du premier mouvement : un mouvement local dont Aristote affirme qu'il est infini⁵⁹. Ce commentaire thomasien a l'avantage de montrer en quoi cette conclusion n'a pas simplement, chez Aristote, une valeur d'opinion vraie justifiée, mais d'un véritable résultat démonstratif⁶⁰. Il montre également en quoi la démonstration proposée n'est qu'apparente⁶¹, et surtout il s'emploie à manifester en quoi cette thèse n'est pas incompatible avec la foi chrétienne⁶².

Comme il n'y a pas de science du singulier, il n'est pas question de dire si tel est bien le cas – à savoir que l'univers présent est l'intermédiaire entre un passé qui n'a jamais commencé et un futur qui n'aura pas de terme –, même si en considérant le premier principe de toute chose (*primum rerum principium*), déterminé ici comme celui qui est aussi à l'origine de la matière première (et donc en un sens de la nature), on pourrait aller jusqu'à démontrer la possibilité d'un commencement⁶³. Il reste que du strict point de vue du mouvement local, il est physiquement possible que celui-ci soit infini⁶⁴.

Le mouvement infini est également une voie (*via*) pour prouver l'existence du premier principe, dont l'efficacité est plus grande que la démonstration précédente, dans la mesure où elle permet de répondre à l'objection selon laquelle un monde éternel ne nécessite pas de poser un premier principe⁶⁵. Il s'agit, cette fois, d'envisager le mouvement infini du point de vue du temps, non plus du point de vue de la grandeur comme dans le Livre précédent ; ce qui permet de montrer que le premier principe est encore plus éternel (*multo magis sempiternitate*) que le mouvement lui-même. Thomas souligne que cette perspective est reprise par Aristote dans ses *Métaphysiques*, où il serait question de proposer « une science du premier principe ». Mais il ne parle pas de cette voie en termes de démonstration, contrairement à l'argument du Livre VII, qu'il ne présente jamais comme une *via*. Ce qu'il appelle ici une *via probandi* se présente donc plutôt comme une validation indépendante de la démonstration proprement dite⁶⁶.

Le premier mouvement a pour sujet le premier mobile, à savoir l'univers, qui demeure dans un temps infini, ce qui implique que la première cause motrice de l'ensemble de l'univers soit immobile – *ergo necesse est primam causam moventem in toto universo esse immobilem*⁶⁷. On sait que le sujet d'un mouvement est *hoc aliquid*, c'est-à-dire une chose qui demeure par soi (*per se stans*)⁶⁸. Ainsi donc, l'univers doit demeurer dans sa disposition et dans un même état – *maneant in sua dispositione et in eodem statu*⁶⁹. Plus précisément – quoique de façon assez obscure – il est caractérisé par une permanence incessante (*quaedam permanentiam sempiternam*) « selon qu'il est continué (*continuatur*) par le premier principe immobile, en recevant de lui une influence (*influentiam*)⁷⁰ ». L'influence dont il est question n'a rien de clair. On comprend seulement que le premier principe est à l'origine de la durée de l'univers, et donc que la similitude entre le premier principe et son effet consiste

⁵⁹ In VIII Phys., 13, 5.

⁶⁰ In VIII Phys., 1, 2.

⁶¹ In VIII Phys., 2, 13 ; 2, 20.

⁶² In VIII Phys., 2, 3-5 ; 2, 17-18.

⁶³ In VIII Phys., 2, 19.

⁶⁴ In VIII Phys., 16 ; 19.

⁶⁵ In VIII Phys., 1, 6.

⁶⁶ Voir mes articles dans *Transversalité* et dans les *Cahiers de l'IPC...*

⁶⁷ In VIII Phys., 13, 5.

⁶⁸ In IV Phys., 18, 6.

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ *Ibid.*

dans cette immobilité. Mais comment comprendre cette influence du premier principe ? Et en quoi sommes-nous éclairés au sujet de la nature ?

2.3. Le rapport entre la nature et le premier moteur.

Il faut bien reconnaître que ce rapport entre la nature et le premier moteur n'est explicité nulle part dans le commentaire thomasiens de *Physiques*. Ce constat doit retenir notre attention, car la connaissance de la nature à partir du mouvement – et donc de son premier principe – était l'objectif annoncé pour l'ensemble du Traité. Cela ne signifie pas que le commentaire est insuffisant : il expose au contraire parfaitement la lettre d'Aristote. Mais cela signifie que la lettre est insuffisante ; que la science de la nature ne se trouve pas dans un manuscrit, mais dans l'intelligence de celui qui l'enseigne, puis de celui qui reçoit l'enseignement, à condition qu'ils ne se contentent pas l'un et l'autre de réciter tout d'une haleine ou de lire des formules mises par écrit. C'est sans doute la disposition d'esprit de l'Aquinate lorsqu'il prête à Aristote l'idée de la création, idée que le Stagirite n'a jamais exprimée, mais dont, selon Thomas, on trouve tous les principes qui y conduisent dans ses *Métaphysiques*⁷¹. En va-t-il de même pour la question qui nous préoccupe ? Peut-on, en s'appuyant sur ce qui est posé dans le commentaire thomasiens, tirer au clair cette question ?

On sait que le premier moteur exerce une responsabilité relativement au mouvement local. Il pourrait l'exercer à titre de cause *perficiens*, de cause *disponens*, d'*adjuvens* ou de consiliens. Les deux premières sont à écarter, dans la mesure où elles supposent un contact physique, comme ce qui pousse, ce qui tire ou ce qui transporte. La troisième est à écarter car suppose d'être un moteur mû. Il reste à envisager le cas de la cause *consiliens*. Elle a été décrite comme celle qui, dans l'ordre des choses naturelles, donne (*dat*) la forme substantielle par laquelle un mobile est mû⁷². Pour le comprendre, Thomas présente l'exemple des graves et des légers, dont le moteur n'est pas ce qui les pousse ou les transporte, mais ce qui les engendre.

Cet exemple fait référence au Livre VIII⁷³, mais il ne peut se comprendre sans le traité sur le lieu au Livre IV. Chaque mobile a son lieu propre, dans lequel il est conservé dans son existence⁷⁴, et vers lequel il se dirige lorsqu'il s'en trouve éloigné, à condition que rien ne l'en empêche. Le lieu propre est la limite d'un corps qui est spécifiquement proche du corps localisé (*est proximum ei secundum naturam*⁷⁵). C'est donc en raison de sa propre nature qu'un mobile se dirige vers son lieu propre. Cette thèse semble tellement importante que Thomas la présente dès le début du Livre II, quand il veut montrer que la forme n'est pas le moteur :

De même que les autres accidents [propres] sont consécutifs à la forme substantielle, de même aussi le lieu, et par conséquent le fait de se mouvoir vers le lieu : non cependant de telle façon que la forme soit le moteur, mais le moteur est ce qui engendre (*generans*), lequel donne (*dat*) telle forme, relativement à laquelle tel mouvement s'ensuit⁷⁶.

Il existe donc une manière de mouvoir qui consiste dans le fait de donner à une chose sa forme substantielle, c'est-à-dire sa nature, dans la mesure où elle est un principe du mouvement. À une même chose, on peut attribuer plusieurs *generantes*, puisque Thomas aime reprendre l'expression d'Aristote

⁷¹ In VIII *Phys.*, 2, 4.

⁷² In II *Phys.*, 5, 5.

⁷³ In VIII *Phys.*, 8, en part. 7.

⁷⁴ In IV *Phys.*, 1, 7.

⁷⁵ In IV *Phys.*, 8, 7.

⁷⁶ In II *Phys.*, 1, 4.

quand il dit que « l'homme engendre l'homme, avec le soleil⁷⁷ » ? Et pourtant, sa forme ne vient ni de l'homme ni du soleil : ceux-ci ne font que participer à la génération de l'homme. Même s'il faut distinguer le cas de l'âme humaine des autres formes naturelles, celles-ci semblent avoir en commun d'avoir pour origine le premier moteur immobile. Il est difficile d'aller plus loin en philosophie de la nature.

Dans cette perspective, l'affirmation aristotélicienne selon laquelle la forme est « quelque chose de divin⁷⁸ » devient intelligible. Thomas ne l'interprète pas en dehors du champ de la philosophie de la nature lorsqu'il explique cette attribution en raison d'une « participation de similitude à l'esse *divinus*, qui est acte pur⁷⁹ ». En effet, si le premier moteur immobile donne la forme – avec le concours d'une diversité de moteurs naturels, et à cette condition –, alors la forme présente une certaine similitude avec lui, car « tout ce qui devient, pendant qu'il devient, est imparfait, et tend au principe, c'est-à-dire à être assimilé au principe de sa production, qui est premier naturellement⁸⁰. » Cette similitude n'est pas dans la spécificité du mobile, mais en un sens dans sa perfection, dans sa bonté. En chaque mobile naturel se manifeste une similitude de sa bonté⁸¹. Ce que la philosophie de la nature permet de découvrir.

Thomas avait pris le soin d'indiquer, au moment de définir la causalité efficiente, que dans les choses humaines la cause *consilians* est celle qui donne à l'agent la forme par laquelle il agit – ce qui est le cas pour le conseiller⁸². Notons que c'est aussi le cas du général d'une armée, qui est à la fois cause efficiente et cause finale⁸³. Dès lors, le fait d'être une cause finale dans les *Métaphysiques* n'est pas un obstacle pour que premier moteur soit, par ailleurs, dans les *Physiques*, une cause efficiente. Au contraire : l'un implique l'autre. Ce lien permet ainsi confirmer l'hypothèse initiale selon laquelle « la nature n'est rien d'autre que la raison d'un certain art, à savoir divin, inscrite dans les choses, par laquelle les choses sont mues vers une fin déterminée », plus précisément en vue du « principe de toute la nature, qui est Dieu au-dessus de toute chose ».

Conclusion

A venir.

⁷⁷ *Phys.* II, 2, 194b13 ; *In II Phys.*, 4, 10.

⁷⁸ *Phys.*, I, 9, 192a16.

⁷⁹ *In I Phys.*, 15, 7.

⁸⁰ *In VIII Phys.*, 14, 9.

⁸¹ Voir *In VIII Phys.*, 2, 19.

⁸² *In II Phys.*, 5, 5.

⁸³ *Métaph.*, Λ, 10 ; 1075a14-15